

## Avoir pour aïeule une enfant orpheline, survivante du génocide arménien de 1915

- [Altounian Janine](#)

J'ai été amenée à modifier le contenu de mon intervention intitulée initialement : « Avoir pour père un Arménien de quatorze ans pendant le génocide de 1915 », dont j'avais choisi le sujet au moment où j'ai été invitée à ce colloque. La modification de ce contenu en : « Avoir pour aïeule une enfant orpheline, survivante du génocide arménien de 1915 » s'explique d'abord par une motivation personnelle, subjective : comme mon écriture tentait de restituer un travail d'élaboration psychique de ce qu'un héritage traumatique transmet à ses descendants, après avoir publié, en hommage à mon père, un ouvrage collectif où son *Journal* de déportation fut accueilli et commenté par plusieurs auteurs, spécialistes du témoignage<sup>1</sup>, j'ai ressenti le besoin de passer du père aux grands-mères, de me pencher vers ces grands-mères de la déportation et de l'exil, comme celle, inconnue de moi, présente avec une lucidité de résistante impressionnante dans le récit de déportation de son fils, ou celle que j'avais côtoyée, enfant, une vieille femme transplantée de lieux engloutis, recouvrant de propreté et de dentelles son habitation sordide pour m'apprendre, assise dignement au bord de mon lit, le signe de croix et le Notre Père en arménien.

L'autre motivation est due à la lecture de quatre ouvrages saisissants qui soulevèrent en moi quelques questions pour lesquelles je n'ai pas de réponse :

**Qu'est-ce que devoir sa vie au loupé d'une mise à mort, à la destruction de la vie psychique d'une grand-mère ou arrière-grand-mère, au vol de son enfance et de sa féminité, à un enfant qui n'a pas eu d'enfance ?**

En raison de cette absence de réponse, mon intervention ne consistera qu'à citer quelques extraits significatifs de ces livres et à faire entendre, en conclusion, une brève séquence d'un témoignage emblématique. Deux de ces publications, récemment parues en Turquie, *Le Livre de ma grand-mère* d'une avocate, Fethiyé Cetin, et *Les Petits-Enfants*, du même auteur associé à une jeune anthropologue, Ayse Gül Altınay<sup>2</sup>, présentent des témoignages d'hommes et de femmes de ce pays qui, découvrant que leur aïeule était arménienne, font alors état d'une ascendance condamnée jusqu'à présent à la clandestinité qui remonte, chez ceux appelés les « convertis », à une de ces jeunes filles violées ou « mariées de force » pour rester en vie. Voici par exemple une anonyme de quarante-cinq ans, surnommée Deniz, qui confie, dans un entretien d'octobre 2005, ce qu'elle a appris sur sa grand-mère :

**Dans ma famille, tout le monde est au courant mais personne n'en parle. C'est ma cousine qui m'en a parlé pour la première fois, elle m'a demandé : « Tu savais que tu étais arménienne ? » Bien sûr, je n'en savais rien. [...] Je me suis aussi demandé ce qu'avait pu endurer ma grand-mère pendant les événements. Elle s'était retrouvée sous la tutelle de mon futur grand-père alors militaire chargé des convois. [...] Pour avoir chassé et déporté tant de personnes, il a bien fallu qu'il soit consentant. En plus il s'est servi au passage... Pourquoi avoir choisi d'enlever ma grand-mère ? Peut-être que c'était une belle femme. [...] Dans un sens il lui a sauvé la vie, mais à quel prix ? Ma grand-mère aurait peut-être préféré mourir en déportation plutôt que de suivre ce militaire. [...] Elle n'a jamais parlé de son passé, des événements marquants de sa vie. [...] Elle avait vécu dans cette maison comme dans une cave. [...]»<sup>3</sup>.**

Et une autre anonyme de quarante ans, surnommée Hénaramin, qui évoque en juin 2005 quelques souvenirs de son grand père :

**Mon grand-père [...] ne nous a jamais dit qu'il était arménien [...] il n'avait pas non plus de famille. On sait peu de choses sur lui, seulement qu'il a été recueilli. [...] Mon grand-père disait ne pas arriver à oublier ces horreurs : il se souvenait qu'après la descente militaire dans son village, un bébé avait marché à quatre pattes parmi les cadavres jusqu'à sa mère étendue morte, pour lui téter le sein<sup>4</sup>.**

Deux autres livres<sup>5</sup> publiés en France, *Deir-es-Zor : sur les traces du génocide arménien de 1915*, de Bardig Kouyoumdjian et Christine Siméone et *Journal de Déportation* de Yervant Odian, montrent justement ces jeunes filles « mariées de force », condamnées au silence sur leurs origines, dont la clandestinité imposée à leur vie psychique finit par devenir, après deux générations nées de leur servitude, le transmetteur paradoxal d'une vérité politique subversive au sein d'un État négationniste. On ne peut qu'être particulièrement bouleversé par cette constatation que des enfantements dus au viol, au « mariage forcé » ou à la prostitution de jeunes orphelines peuvent, malgré l'impuissance d'une longue et douloureuse aliénation, acquérir, dans l'après-coup d'une descendance, la force d'une hétérodoxie perturbatrice d'un ordre établi dénégateur.

S'agissant de l'écrivain Odian qui raconte ce à quoi il a survécu, il décrit l'enfer des déportés à tous les âges de la vie : l'agonie des tout petits :

**Des nouveau-nés abandonnés qui vagissent, affamés. [...] Des petits enfants perdus ou abandonnés qui gémissent ou qui appellent « Maman, maman ! » et auxquels personne ne répond. [...] Le convoi avançait très lentement, il y avait [...] des enfants qui ne pouvaient marcher. [...] Baissant la tête, proférant des malédictions, portant leurs enfants en pleurant, des femmes dont le mari était mort ou avait été massacré, erraient sur la route de sable sous un soleil brûlant<sup>6</sup>.**

Le destin des jeunes filles à peine nubiles et l'ignorance des plus jeunes quant à leur nom et leur appartenance :

**Il y avait au minimum une Arménienne chez chaque policier, chaque militaire, chaque fonctionnaire. [...] Quant aux petites filles, elles étaient déjà complètement arabisées et avaient perdu l'usage de leur langue maternelle. [...] À Al Busseira, une petite fille arménienne de 8 ou 9 ans se trouvait dans un campement. [...] Quand nous nous exprimions en arabe, elle nous répondait, mais si nous parlions en arménien, elle restait silencieuse. Nous lui avons demandé sa nationalité. « Je ne sais pas », répondit-elle. En fin de compte [...] elle reconnut être arménienne, et raconta que son père avait été tué et que sa mère avait été jetée dans l'Euphrate. Elle avait pratiquement oublié l'arménien et s'exprimait avec difficulté. Il y a aujourd'hui, en Mésopotamie, sans doute, dix mille enfants, garçons et filles, qui ont connu le même sort<sup>7</sup>.**

L'ignorance quant à l'identité chez ces orphelins arméniens recueillis par les Bédouins du désert dans leur tout jeune âge se retrouve bien sûr chez les survivants des autres crimes de masse. Nous en avons de multiples exemples dans l'anthologie sur *L'Enfant et le génocide* dont Catherine Coquio vient de parler :

**Nous essayons de faire la liste de leurs noms, écrit par exemple, Odette Daltroff-Baticle, nous sommes surpris par une chose tragique : les petits ne savent pas leurs noms. À un petit garçon, auquel nous essayons par tous les moyens de le lui faire dire, il répète inlassablement : « Mais je suis le petit frère de Pierre. » Les prénoms, noms et adresses que**

**les mamans avaient écrits sur leurs vêtements avaient complètement disparu à la pluie et d'autres, par jeu ou par inadvertance, ont échangé leurs vêtements<sup>8</sup>.**

Je ne citerai ici que le journaliste Bardig Kouyoumdjian<sup>9</sup>, parti en Syrie à la recherche des traces du génocide dont il finit par en découvrir quelques restes dans des ossements attestant d'anciens charniers ou dans les signes, à peine identifiables, d'une identité perdue chez ces orphelins d'autrefois :

**Souvent ils ne connaissent rien de leurs origines, nom, date de naissance, parenté. [...] Aït Badras est arménien de père et de mère. De sa mère Khatoum, il sait peu de choses sinon que ses parents l'ont confiée à des Bédouins en les suppliant de lui apprendre à manger avec la cuillère qu'elle avait avec elle. [...] Aït ne se souvient que de deux mots en arménien que son père Bedros Mgrditch David Tchaouchian a dû lui transmettre, *hats*, le pain, et *tchour*, l'eau. [...] Aït est dans le noir absolu quant au passé de ses parents, comme un enfant né sous X. Culture et traditions familiales se sont perdues, [...] il sait juste qu'elles ont existé mais il n'en connaît rien, comme s'il avait été engendré par le vide<sup>10</sup>.**

Je terminerai donc par une illustration vivante de ces différents aspects d'une enfance violentée, assassinée, souvent dépouillée de son identité – situations d'où sont issues, pour la plupart, des lignées d'Arméniens de la diaspora, descendant des innombrables orphelins recueillis sur les routes – en faisant entendre la voix de Zépur Medzbakian, née en 1900 à Trébizonde, qui raconta en 2005, sur les ondes de France Inter, dans l'émission de Daniel Mermet : « Là-bas si j'y suis », la perte, lors du génocide arménien, de toute sa famille dont ses quatre plus jeunes frères et sœurs. Dans cet extrait de sept minutes, cette femme de quatre-vingt-quinze ans parle, avec son « français cassé », comme elle le nomme, une langue « fautive » pittoresque qui m'est si familière, en disposant, paradoxalement, d'une grande richesse lexicale pour exprimer sa profonde sagesse, son indépendance de jugement, voire parfois sa jovialité :

**— Est-ce que je dis bêtise ? Est-ce que je dis des bêtises ?**

**— Eh bien non ! Je ne crois pas.**

**— Non. Ça va servir à quelque chose ?**

**— Ah oui !**

**— De quoi ?**

**— À dire ce qui vous est arrivé, votre histoire.**

**— Moi j'ai histoire ?**

— Ah oui, vous avez une histoire...

[...]

— Nous avons marché deux mois, enfants, la femme enceinte, tout, les vieillards, tout, tout. Enfin c'était misère quoi.

— Quand l'exode a commencé, quand vous êtes partie avec...

— Je n'étais pas chez ma [sic] parents. Quand je suis partie, j'étais seule, seule avec les autres. Alors je pleurais, avec [inaudible] où aller, j'avais juste un tablier de l'école et un manteau, j'avais quatorze ans. Quand je suis arrivée à le groupe, je commençais à pleurer et j'ai entendu « Zépur, Zépur ! ». Mon nom criait quelqu'un. Je croyais que c'est le soleil est venu. Ah c'était cousine de ma mère. Et puis après je suis allée seule avec eux mais un mois après j'ai trouvé ma mère dans une autre groupe, toute pouillie ? comment ? toute nue, une chemise de nuit, les cheveux, il n'y a pas de peigne pour peigner, alors vous savez qu'est-ce que je sentais. Je sentais comme une mendiant ma mère et j'étais très bouleversée (*arrêt par l'émotion*). Alors comme ça nous sommes ensemble je continuais nos chemins. J'avais deux frères, deux sœurs plus petits que moi. Après huit jours à peine, mon frère est mort, huit ans, le matin je suis levée, il est morte à côté de moi. J'ai dit : maman Kourken est mort. N'a pas pleuré ma mère. Elle a dit : c'est bien fait, vous êtes sauvés. Après quelques jours, c'est ma mère mort ou pas mort je ne sais pas. Et nous sommes tombés dessus pour pleurer et gendarma est venu « Allez ! Marchez ! Marchez ! » Et en pleurant nous avons quitté ma mère, était mort ? pas mort ? je ne sais pas (*forte émotion, larmes*). « Allez ! marchez ! marchez ! » Qui est mort, il reste ! Ma mère était chaud quand nous avons quitté, parti. On n'a pas laissé même pleurer un peu. Mon père, je n'ai pas, je n'ai jamais vu. Je n'ai pas vu mon père.

[Musique]

— Combien de jours j'ai marché, je ne sais pas. À la fin nous sommes allés dans un champ pour massacrer, je ne sais pas où c'est. On nous avait faits nus, même les culottes... vous avez compris ? Et d'un côté, tchat ! pat ! avec des bâtons on frappait, on frappait, vous entendez, ah ! uh ! un cri ! J'étais debout, une bâton pooô !

— On vous a frappée sur la tête ?

— Frappé comme ça. Moi je croyais que c'était lumière partout [*inaudible*] sombre, puis j'ai tombé, j'ai tombé et je vois que ils ont commencé à frapper à ma sœur, cinq ans. Ah ! J'ai dit

tout de suite faites semblant, comme un mort j'ai dit, allongez à côté de moi, puis ne respirez pas (*arrêt par l'émotion*). Ach ! Les mots échappent ! Vous savez quand je pense tout ça les mots échappent (*émotion*). Mes blessures étaient très grands, ici et ici.

— Vous avez des blessures sur le front et sur la tête... Vous avez encore les cicatrices.

— Comme ça, trois morceaux était ma tête. Et les Arméniens après ils ont guéri. Ça a duré plus que un an. Il n'y avait pas tout ce qu'il faut pour me soigner. Je prenais de sou, de l'eau. Là, comme ça et il y avait des poux, il y avait des vers. Il y avait de tout ce que vous voulez. Saletés (*pleur ou rire*). Rire et pleurer sont sœur et frère.

[Musique]

Après la nuit est tombée, nous avons resté comme ça plein de sang. J'ai entendu une voix « Moi je deviens musulmane, emmenez-moi ! », « Moi, je deviens musulmane, emmenez-moi ! » Une fille que j'ai connu la voix, c'était notre voisine ! Alors j'ai pris courage, il y avait la lune seulement. Je dis : « Moi aussi je deviens musulmane, emmenez-moi aussi ! » J'ai eu peur, quand elle va partir cette fille, je resterai seule avec ma sœur. J'ai eu peur, j'ai dit « Moi aussi je deviens musulmane, emmenez-moi aussi ! » Devenir musulmane qu'est-ce que c'est ? Je ne sais pas. Moi, je suis Zépur, je suis arménienne, ça, il est là, on ne peut, personne ne peut prendre. J'ai pensé (*rire !*) personne ne peut prendre mon arménité. Après, je suis assise comme ça toute nue. Un homme était venu, un kurde est venu. « Lever ! » Je dis : « Je suis toute nue, je ne peux pas. » Il a pris une chemise sanglante dessus une mort, il m'a donné. J'ai pris comme ça devant moi, et je suis levée, et ma sœur toute nue, elle était toute frappée derrière, comme ça, tout était gonflé, après noir le dos de ma sœur, cinq ans, vous savez, après six mois elle est mort. Tout ça, Zépur j'ai vu et j'ai vécu ! Encore, encore, il y a tant de choses que j'ai oubliées. Je n'ai pas oublié mais je n'ai pas le temps de penser. Et après, où j'étais ? Je suis perdue. Toutes les choses, comme photo maintenant, devant moi ils viennent. Je sais pas où je suis. À ce moment-là. Devant moi, ce champ, tout.

— Vous revoyez tout.

— Oui. Je revois toujours, souvent je pleure la nuit, parce que ça vient devant moi, c'est des tableaux, toutes les morts, tout ça ! Ach ! <sup>11</sup>